SUR LES RACINES DE L'ESOTERISME DANS L'ANCIENNE PENSEE EGYPTIENNE

Nicolae Iuga

Prof., PhD, "Vasile Goldiş" Western University of Arad

Abstract: We got used to consider ancient Greek thought as a cornerstone of our European culture. But let's not forget that of the philosophers and legislators most important ancient Greece have traveled in Egypt, they spent there several years and was initiated into the ancient mysteries of Egyptian, after which they returned home, making proof of knowledge amazing their contemporaries. I thought it would be absurd to these men of genius in Greece returned home without that Egypt should not be put any mark on them.

Keywords: Esotericism, Freemasonry, ancient Egypt, Temple de Salomon, Herodot, mystery death.

1. À la recherche des Colonnes

La Légende de la Corporation, c'est-à-dire de la première Constitution légendaire de l'Ordre de la Franc-maçonnerie nous détermine de remonter aux origines, c'est-à-dire de sortir du temps historique des faits que l'on peut vérifier et de nous transposer dans un temps mythologique où, de toute manière, ce n'est pas la chronologie qui compte mais seulement l'idée.

Ainsi, La Légende nous détermine de remonter dans le temps au fil de l'histoire sacrée jusqu'aux fils de Lamech, la sixième génération depuis Adam jusqu'à présent. La Bible nous dit (Genèse, IV, 18-22)[1] que Lamech a eu premièrement deux fils, Iubal et Tubalcain puis un autre qu'il a nommé Noé, (Genèse, V, 28-30) célèbre comme celui qui a sauvé le monde du Déluge, d'où on peut tirer la conclusion que Iubal et Tubalcain étaient les frères aînés de Noé. La Bible nous fournit encore quelques brèves informations en ce qui concerne les occupations des deux. Iubal est le père de tous ceux qui jouaient de la flûte et de la guitare et Tubalcain est le père de ceux qui travaillent le cuivre et le fer. La traduction en roumain du Livre est, malheureusement, assez vague à ce point ; on emploie un seul terme « travail » pour ce que dans la Vulgate est : « maleator et faber in cuncta opera ». Il est évident que l'on peut déduire davantage de la Vulgate, c'est-à-dire que Tubalcain a été le père de ceux qui travaillaient le cuivre et le fer avec le marteau, réalisant des oeuvres complexes avec art et minutie. Le texte de la Bible ne nous dit pas davantage, mais on doit admettre que les deux, l'un, le premier artiste et l'autre le premier forgeron de l'histoire de l'humanité, avaient des connaissances ésotériques. Il va de soi que pour composer et exécuter une pièce musicale il est nécessaire de connaître la hauteur et la gravité des sons, le rythme et la mesure. Et pour usiner les métaux, quelque part au moment de la naissance de la métallurgie de la magie, on avait besoin d'une science spéciale pour fondre et forger le fer à l'aide du feu. Mais la Bible ne nous dit rien sur les connaissances que les deux fils de Lamech avaient, ni en quoi elles consistaient ni comment ils les avaient acquises, gardées ou transmises.

[1] *** *Biblia Sacra Iuxta Vulgata Versionem*, Deutsche Bibelgeselschaft, Stuttgart, 1994

BDD-A25634 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:36 UTC)

La Légende de la Corporation élargit considérablement, les informations au sujet de Iubal et Tubalcain, s'appuyant sur des spéculations plausibles au fond Il s'agit d'une reconstitution réalisée à partir du XIV-ème siècle, une sorte d'archéologie épistémique sui generis, qui réunit des traditions légendaires et des évènements historiques, selon des critères de vraisemblance.

Plus précisément, en bonne tradition médiévale, La Légende de la Corporation (racontée à nouveau par Albert McKey)[2] énumère les sept sciences et arts libéraux qui sont : la Grammaire, la Rhétorique, la Logique, l'Arithmétique, la Géométrie, la Musique et l'Astronomie. On y retrouve la Maçonnerie parce qu'elle est identifiée à la Géométrie. Ou, mieux dire, ce que les profanes appellent la Géométrie, les initiés reconnaissent comme Maçonnerie ce qui signifie en même temps : « une profession digne et une science étrange».

Les commencements de cette science, d'après la Légende, se situent avant le Déluge de Noé. Parce que, avant le Déluge, les gens qui avaient la conscience de l'imminente destruction du monde par celui-ci, s'étaient posé le problème de sauvegarder les connaissances qu'ils possédaient. Ainsi, on retrouve les origines de cette science à l'époque où un homme qui s'appelait Lamech vivait sur la terre. Avec sa première femme, Ada, Lamech a eu deux fils, Iabal et Tubal et avec la deuxième, Shella, une fille dont le nom n'est pas mentionné et un fils, Tubalcain. Ces quatre fils de Lamech ont trouvé le commencement de toutes les sciences du monde. Le fils aîné Iabal, quand il organisait les troupeaux de moutons sur les champs, a découvert la géométrie et il a été le premier qui ait construit des maisons en pierre et en bois. Son frère Tubal a découvert la musique, la harpe et la flûte. Le troisième, Tubal-Cain a découvert le métier d'usiner l'or, le cuivre et le fer. La fille de Lamech a appris le métier de tisser. Mais les fils de Lamech savaient fort bien que Dieu allait se venger pour les péchés des gens et allait détruire le monde soit par le feu soit par l'eau. C'est pourquoi ils ont inscrit toutes leurs connaissances sur deux colonnes pour qu'on puisse les trouver après le Déluge, pour rendre possible une renaissance de la civilisation humaine. On a mis les mêmes inscriptions sur chaque colonne, contenant la totalité des connaissances. L'une des colonnes était faite en marbre pour ne pas être détruite par le feu et l'autre était en terre cuite pour ne pas couler dans les eaux. C'était une double mesure de précaution. De la sorte, que le monde eût été frappé par le feu ou par l'eau, l'une des colonnes pouvait être sauvée. C'est ce qui s'est passé en réalité. Après le Déluge, la Colonne qui flottait sur les eaux fut récupérée. Hermès, le maître des sages, trouva l'une des colonnes, la déchiffra et enseigna aux hommes toutes les sciences et les métiers. La science de la Maçonnerie fut sauvée elle aussi ; la Maçonnerie fut présente à la construction de la Tour de Babylone et puis à celle de la cité de Ninive. La Maçonnerie atteignit le comble de sa perfection et de sa grandeur pour les temps antiques à l'époque où on érigea le Temple du Roi Salomon de Jérusalem.

Nous croyons qu'il est inutile de dire encore qu'on ne devrait pas prétendre que ces récits comprimés soient vrais, au sens stricte de correspondre à des évènements historiques, mais il serait plus utile de voir s'ils ont une relevance sous rapport herméneutique. Il serait dépourvu de sens de vérifier si une affirmation de la légende est confirmée ou non du point de vue historique, ce serait comme si on essayait d'apprécier le poisson d'après sa capacité de vivre sur la terre.

On devrait lire la Légende de la Corporation de la même manière que le Livre des Origines de la Bible, c'est à dire en lui donnant une interprétation allégorique. Dans la Genèse biblique ce qui compte prioritairement est la modification ontologique que la connaissance apporte à l'homme ; même, dans le cas de la Légende de la Corporation ce qui compte premièrement c'est que dès les plus anciens temps, l'humanité a possédé des connaissances ésotériques et elle a voulu les sauver de la disparition accidentelle en les fixant par écrit sur deux colonnes. Evidemment ça n'a aucune relevance si cela s'est passé avant ou après Noé etc., pas même si Noé a existé ou non comme personne

[2] Albert McKey, *The History of Freemasonry,* New York, 1898

BDD-A25634 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:36 UTC)

historique. La seule chose qui ait de la relevance est de répondre à la question si les colonnes ont ou non une valeur symbolique et ésotérique, sans tenir compte du type d'informations que l'on possède : historiques ou légendaires.

Mais passons au temple de Salomon. On en a plein d'informations historiques abondantes, tout d'abord il apparaît dans la Bible (III Rois, chapitre 5-8)[3]. On a des informations qui correspondent vraiment à des évènements historiques réels, que l'on peut vérifier par beaucoup de preuves archéologiques et littéraires. Mais l'essentiel dans ce contexte est constitué par les Colonnes et par leur signification. Le Temple de Salomon n'était pas un édifice de grandes dimensions, il n'impressionnait pas par sa grandeur comme ceux d'Egypte ; il avait une longueur de 30 mètres seulement, une hauteur de 15 mètres et une largeur de 10 mètres et il avait encore une galerie extérieure devant, d'une longueur de 10 mètres et d'une largeur de 5 mètres. Mais ce Temple impressionnait par ses proportions et bien sûr par ses deux colonnes en bronze qui se trouvaient devant la galerie extérieure.

Les Colonnes qui étaient devant le Temple de Salomon proviennent, certainement, de la tradition judaïque, comme l'observe Mc Kay, de la mise en liberté des juifs de sous la domination égyptienne, quand Dieu les a conduit dans le désert « le jour avec une colonne de nuage et la nuit avec un pilastre de feu ». Mais on doit admettre qu'elles proviennent aussi de la tradition antérieure, la tradition égyptienne qui exigeait de placer deux obélisques en pierre, recouverts d'une écriture ésotérique, à l'entrée des temples. Les Colonnes qui se trouvaient devant le Temple de Salomon évoquent dans le plan étymologique aussi une tradition propre. La Colonne de gauche s'appelait Boaz ce qui signifie « en force » plus clairement "Dieu y demeurera en force" et celle de droite s'appelait Yachin, c'est-à-dire « Dieu y établira sa maison ». Ces colonnes étaient faites de ce que l'on appelle aujourd'hui bronze. Leur hauteur totale, chapiteau y compris, était de 12 mètres et leur diamètre d'environ 2,5 mètres. Elles étaient vides à l'intérieur, la paroi ayant une épaisseur de 8 centimètres. D'après Leadbeater, les colonnes avaient des portes derrière, situées de façon à ne pas pouvoir être vues de devant[4].

Cette partie de la colonne jouait le rôle ce que l'on appelle aujourd'hui une armoire dans une bibliothèque. On y gardait les archives, les rouleaux de parchemin qui contenaient les livres de la Loi, peut-être d'autres documents aussi. C'est tout à fait plausible. Comme on le sait, dans la Bible, le Temple de Salomon est décrit à force détails, de l'extérieur tout comme de l'intérieur mais on ne mentionne nulle part l'endroit où on gardait les livre sacrés. Par ailleurs, certaines connaissances des livres sacrés des juifs étaient ésotériques au sens le plus rigoureux du terme. Par exemple le nom saint de Dieu, représenté par le tétragramme Y H W H (de l'expression *ehyeh asher ehyeh*, l'Exode, III, 14), ne pouvait pas être rendu public, ni prononcé ni écrit que sous la menace de la peine de mort. L'interdiction des dix commandements : "Tu ne prononceras pas à tort le nom du Seigneur, ton Dieu !" signifiait en fait l'interdiction de prononcer ou d'écrire publiquement Son nom pour ne pas le profaner[5]. On peut se faire une idée du caractère ésotérique du nom Y H W H et de la gravité d'une éventuelle profanation du fait que, lorsque les prêtres du Temple voulurent accuser Jésus, ils l'accusèrent d'avoir outragé le nom de Dieu, respectivement d'avoir profané le tétragramme sacré. Ainsi, les colonnes Boaz et Iachin que se trouvaient devant le temple de Jérusalem étaient dépositaires de la connaissance sacrée au sens propre du terme.

---

[3] *** *Biblia Sacra Iuxta Vulgata Versionem*, Deutsche Bibelgeselschaft, Stuttgart, 1994

4. C. W Leadbeater, *The Hidden Life in Freemasonry,* Altenmunster, J. B. Verlag, f.a.

5. *** *Biblia Sacra Iuxta Vulgata Versionem*, Deutsche Bibelgeselschaft, Stuttgart, 1994

6. Herodot, *Istorii,* vol. I, E.S. București, 1961.

BDD-A25634 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:36 UTC)

Et pourtant : d'où provient la différence entre les colonnes du Temple de Salomon d'une part et les colonnes des fils de Lamech et les obélisques égyptiens d'autre part ? Comme on l'a vu ci-dessous, les colonnes construites par Iubal et Tubalcain étaient massives, elles n'étaient pas vides à l'intérieur et elles avaient inscrites à l'extérieur toutes les connaissances, celles ésotériques y compris. Les colonnes-obélisque de devant les temples égyptiens sont elles aussi massives et inscrites à l'extérieur. Mais les inscriptions extérieures ne cachaient-elles rien ? Et la seule forme de cacher les significations d'un texte serait de cacher le texte lui-même dans une colonne vide à l'intérieur et sans inscriptions extérieures ? On trouve la réponse en se tournant vers l'ancien Egypte, suivant le fil d'une des sources primaires relative à cette civilisation : *Les Histoires* de Hérodote. De Hérodote, (*Histoires,* II, 36) on apprend que les anciens égyptiens employaient deux types d'écriture : l'une appelée «hiératique» et une autre appelée «démotique»[6] .

Les choses tournent un peu au clair. Étymologiquement, « hiératique » signifie « saint » et, en particulier, illustre l'écriture utilisée par des prêtres, qui n'est pas comprise par tout le monde, puisqu'elle contient des significations sacrée, ayant un caractère ésotérique ; cette écriture a été appelée par la suite « hiéroglyphique ». Et « démotique » signifie populaire, « démocratique ». En ce qui concerne l'écriture, celle-ci est un système de signes que tout le monde peut comprendre et utiliser. En conséquence, ayant une écriture qui n'était accessible qu'aux initiés, les Égyptiens pouvaient placer les textes ésotériques à la vue de tout le monde, à l'extérieur de l'obélisque, sans courir le risque que ceux-ci lus et compris par des profanes et donc profanés. Mais en ce qui concerne les anciens Juifs, parce qu'ils n'avaient qu'un seul type d'écriture (le soi-disant alphabet carré d'inspiration phénicienne), une écriture accessible à tout le monde, ils furent obligés d'enfermer les textes sacrés et ésotériques à l'intérieur des colonnes. On pourrait même dire que les deux colonnes, Boaz et Iachin furent construites pour servir à ce but. Les Égyptiens cachèrent l'ésotérique à l'extérieur en le chiffrant et les Juifs le cachèrent à l'intérieur en l'enfermant. À cause de cela, les Colonnes du Temple de Salomon ne continuent pas la tradition et la forme des colonnes des fils de Lamech. Plus précisément, on ne pourrait pas se poser ce problème parce que la tradition des fils de Lamech n'exista pas telle quelle, elle fut seulement une projection des obélisques égyptiens, placée dans un temps ancestral et dans une *topos* mythologique. Tournons donc le regard vers l'ancien Egypte et vers les plus anciens dépôts de connaissances ésotériques, matérialisés sous la forme visible et cachée en même temps des colonnes sacrées, c'est-à-dire des obélisques érigés à l'entrée des temples.

2. Le voyage en Egypte

Ce qui fait peut-être que la civilisation égyptienne soit unique dans le contexte de l'antiquité est justement cette forte valorisation métaphysique de la mort. D'ici la construction des pyramides et l'embaumement des cadavres. Un proverbe arabe dit : les dieux craignent une seule chose, le temps, mais le temps à son tour craint les pyramides. Ce fait est vrai au sens empirique du terme y compris. Les pyramides d'Egypte ont survécu à tous les dieux égyptiens.

Les problèmes liés à la fois à l'immortalité de l'âme et au culte des morts chez les anciens Égyptiens sont très communs et connus de sorte que nous allons les évoquer brièvement sans citer un certain écrivain. Il est bien connu que les Égyptiens ne croyaient pas à une âme unique, mais ils se la représentaient sous plusieurs aspects de la vie spirituelle et chacune de ces représentations avait un certain nom. Ainsi, l'âme appelée « bai » est celle qui après la mort passe dans une autre vie. Elle était représentée sous la forme d'un oiseau, pour qu'après la mort elle puisse quitter le corps et se présenter très vite devant le Jugement d'Osiris. Une autre dimension de l'âme, celle nommée « ka » était une sorte de double du corps, un principe vital qui ne s'envole pas après la mort, mais reste dans le tombeau aussi longtemps que le corps se garde. D'ici la préoccupation particulière pour embaumer les cadavres et pour construire des tombeaux très durables.

BDD-A25634 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:36 UTC)

Accompagnons le vieil Hérodote dans son Voyage en Egypte[7], raconté avec l'ingénuité et la naïveté spécifiques aux Anciens, dans le deuxième livre de ses *Histoires*. Hérodote commence son histoire par une remarque célèbre, que l'Egypte est « une terre acquise et un cadeau du fleuve ». Parce que, si le Nil avait eu le caprice de dévier son chemin vers le Golfe de l'Arabie par exemple « qui l'arrêterait pour qu'il ne l'obture, en quelque vingt mille ans – en s'y jetant – par tout le limon transporté ? » (*Histoires*,II,11) D'ailleurs c'est la terre de l'Egypte s'avance plus profondément dans la mer par le Delta du Nil que les rives avoisinées. Les eaux du Nil montent périodiquement et ça signifie une différence de niveau de 4-5 mètres, elles inondent les champs d'une partie et de l'autre sur beaucoup de kilomètres, « on pouvait voir des terres inondées si on marchait deux jours, parfois plus, d'autres fois moins », dit Hérodote. Et après la retraite des eaux l'agriculteur égyptien ensemence le limon fertile et puis il conduit les troupeaux au-dessus du limon, pour qu'ils marchent dessus, pour enfoncer les semences en terre. Après quoi il ne fait rien qu'attendre la période de la moisson. Les eaux du Nil commencent à gonfler vers le solstice d'été et elles continuent à monter environ cent jours. En ce qui concerne les sources du Nil, personne ne pouvait en donner une réponse claire.

Il y a encore des remarques quant au caractère des gens. D'après Hérodote, les Égyptiens dépassent les autres gens de la terre en ce qui concerne la piété.

Le sacerdoce était exclusivement pour les hommes, aucune femme ne pouvait être prêtresse. Tous les hommes étaient circoncis et les prêtres avaient les cheveux coupés ras de même que leur corps et ils faisaient ça tous les deux jours pour être entièrement purs quand ils se mettaient au service du Dieu. Les Égyptiens ne cultivent jamais la fève, ce légume qui s'apparente aux haricots ou aux petits pois et ils détruisent celles qui poussent par hasard. Les prêtres ont aussi l'interdiction de la voir, puisque ce grain était considéré comme une plante impure. On pourrait dire que c'est une simple bizarrerie, une insignifiante manie locale et on n'y prêterait pas attention, mais on a vu que Pythagore et ses disciples considéraient eux aussi la fève comme une plante impure et intouchable.

Or, comme on le sait, le grand Pythagore fut initié en Egypte. Nous allons revenir pour approfondir la signification de cette bizarrerie, s'il y en a une plus profonde, dans le paragraphe consacré à Pythagore.

Quand ils apportent des offrandes, les Égyptiens égorgent le bétail, l'écorchent et lui coupent la tête. Ils profèrent des malédictions contre cette tête, toutes les malédictions qui auraient pu être prononcées contre le peuple et tous les maux qui auraient pu le guetter, après quoi ils jettent le crâne dans le fleuve. Ce rituel fut transmis plus tard aux Juifs sous la forme du bouc émissaire. Les anciens Égyptiens étaient polythéistes et en plus ils n'honoraient pas tous les mêmes dieux, sauf Isis et Osiris dont le culte était pratiqué dans tout l'Egypte. Puis Hérodote avoue (II,44) que, par désir de recueillir des nouvelles vraies et détaillées sur certains dieux égyptiens, il est parti en bateau vers Tyr, en Phénicie, ayant le but de voir le Temple de Shu. Et il a vu que le Temple était richement décoré avec des trésors parmi lesquels s'érigeaient deux colonnes, l'une en or et l'autre en émeraude, la dernière dégageant une forte lumière verte pendant la nuit. Le temple fut construit presqu'à la même époque que la fondation de la cité de Tyr, c'est-à-dire environ deux mille trois cents ans avant Hérodote, respectivement il y a plus de quatre mille sept cents ans. Mais malheureusement Hérodote ne dit rien du sens ésotérique de ces colonnes. Ont-elles été pourvues à l'extérieur d'inscriptions inintelligibles pour les non-initiés ? Ou bien contiennent-elles à l'intérieur des textes sacrés qui devaient être protégés des yeux profanes ? Ou avaient-elles une autre signification que Hérodote n'avait pas voulu nous dévoiler pour ne pas manquer au serment d'initiation ?

[7] Herodot, *Istorii,* ed. cit.

BDD-A25634 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:36 UTC)

Il semble sûr que Hérodote a été initié jusqu'à un certain niveau aux connaissances ésotériques des prêtres égyptiens. Voilà par exemple la manière de laquelle il expose la triste cérémonie pour commémorer la mort d'Osiris. On apporte tout d'abord l'offrande. Le bouc est écorché, on lui coupe les jambes et la tête et le corps est vidé des entrailles et il est farci de pain, de miel et des aromates, après quoi il est brûlé. Suit la prière et après les participants mangent les restes de l'offrande. Pendant la prière, les gens pleurent et se frappent la poitrine des poings, mais « je n'ai pas la permission de dire en honneur de qui ils font ça» (II, 61). Il est clair qu'Hérodote lui-même fut initié dans les mystères d'Osiris, qui impliquaient entre autres aussi l'interdiction de prononcer publiquement le nom secret du dieu, interdiction que les Juifs adoptèrent eux aussi des Égyptiens. Un peu plus loin (II, 65) Hérodote parle dans le même sens de l'animal d'offrande, respectivement des animaux qui ne peuvent pas être sacrifiés, en s'arrêtant à un moment donné, justement pour ne pas être obligé de parler « des choses saintes dont j'évite à dessein de faire référence ».

Les anciens Égyptiens avaient encore quelques coutumes apparemment très bizarres. Par exemple, à la fin des agapes l'un d'entre eux faisait le tour de la table, un petit sarcophage à la main à l'intérieur duquel se trouvait une poupée qui imitait un cadavre momifié. En la montrant à chaque convive il disait : « regardez-la, buvez et soyez joyeux parce qu'après la mort vous serez comme ça », un mémento mori qui ressemble comme idée à un élément de la « chambre de réflexion », propre aux initiations tardives. La construction des navires était en essence liée à l'édification des maisons. On faisait tout d'abord le squelette des chevrons sur lesquels il y avaient des planches d'acanthe clouées, longues d'environ deux coudées (environ un mètre), des planches placées comme les briques, c'est-à-dire à la moitié d'une planche il y avaient les bouts des planches de dessus, etc. Grâce au réseau complexe de petits canaux d'irrigation qui devaient porter les eaux nourrissantes du Nil, les terres cultivées (« arura ») avaient la forme d'un carré avec le côté de cent coudées. On y trouve les débuts de la géométrie qui fut adoptée par les Grecs aussi, et Hérodote en était conscient. (II, 109)

Devant les temples il y avait, d'une part et de l'autre de l'entrée, deux obélisques monolithes comme ceux du Temple de Ra de Héliopolis qui avaient des dimensions tout à fait étonnantes, hauts de cinquante mètres et ayant le côté de quatre mètres. Il y avait inscrits des textes sacrés, ésotériques et le risque de profaner le contenu n'existait pas, parce qu'ils étaient écrits en employant l'alphabet hiératique, accessible seulement aux initiés et pas l'alphabet démotique, connu par tout le monde. Puis, les prêtres égyptiens contemporains à Hérodote firent la preuve des connaissances exactes qu'ils détenaient sur la guerre que les Achées avaient porté contre la Troie, il y a environ huit cent ans, respectivement au XIII-ème siècle avant Jésus Christ. De plus, les prêtres égyptiens ont prétendu qu'Hélène, la malheureuse épouse de Ménélaos ne s'était même pas trouvée à Troie mais elle était cachée en Egypte et ainsi, la demande des Grecs adressée aux Troyens de renoncer à Hélène et à ses richesses n'avait aucune justification et n'était qu'un prétexte injuste pour commencer la guerre, une guerre qui avait comme but réel la conquête et le pillage de la cité de Troie.

En revenant au problème des colonnes, celles-ci reparaissent sous une autre forme dans le somptueux Temple consacré à Ptah à Medinet-Habu par les pharaons de la XIX-ème dynastie.

Les colonnes n'ont plus la forme d'un obélisque, mais plutôt la forme d'une statue. On en a plusieurs informations (II, 121). On apprend ainsi qu'elles étaient placées à l'entrée du Temple de l'ouest, l'une vers le nord (le septentrion) et l'autre vers le sud (le midi). Elles avaient une hauteur de 25 coudées, c'est-à-dire la même hauteur que les célèbres colonnes de devant le Temple de Salomon allaient avoir trois cent ans plus tard. Les colonnes furent érigées à la même époque où Moïse naquit en Egypte, celui qui allait conduire les tribus juives d'ici et les diriger vers leur propre pays. Il est à admettre que la tradition ésotérique hébraïque, préservée par les lévites de l'époque de

BDD-A25634 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:36 UTC)

Moïse jusqu'à celle de Salomon, changea la symbolique et même les dimensions des colonnes. Avec une rectification qui constitue une contribution hébraïque spécifique, à savoir que les colonnes du Temple de Salomon n'avaient pas la forme d'une statue parce que rien d'anthropomorphe ou de zoomorphe ne pouvait y apparaître. Les représentations anthropomorphes étaient sévèrement prohibées justement dans le but d'éviter la contamination rigoureusement monothéiste au cadre de laquelle « personne n'a vu le visage de Dieu » (XXXIII, 20). Et toujours sur deux colonnes, en fait sur deux plaques en pierre sont écrits les dix commandements pour Moïse, « écrits par le doigt de Dieu ». (L'exode, XXXI, 18)

Le contenu des inscriptions ésotériques sur les obélisques égyptiens fut partiellement déchiffré plus tard, après la dissolution et la disparition de cette civilisation, quelques siècles avant Jésus Christ, sous les attaques précipités des Perses, des Macédoniens et des Romans. Ammianus Marcellinus, historien roman du IV ème siècle après Jésus Christ nous dévoile dans son *Histoire romane* (XVII, 4)[8] quelque chose du destin de quelques obélisques, transportés à Rome par les empereurs romans, d'Octavian Augustus à Constantin le Grand. Car, on peut ajouter qu'après la disparition de la civilisation égyptienne, les obélisques renversés et enfouis dans les sables, ont fasciné et ont constitué un butin de guerre pour les conquérants pendant deux mille ans, des empereurs romans à Napoléon, l'empereur des Français. Sauf que les vainqueurs ne gagnèrent pas de colonnes vives, des monuments culturels proprement dits, mais des simples objets, des pierres muettes et mortes, dépourvues de leur signification réelle, dont il ne resta que les dimensions colossales et le caractère énigmatique.

Mais voilà comment Marcellinus décrivit avec exactitude ces obélisques « L'obélisque est construit d'une seule pierre très dure, qui s'élevé comme un pilier conique, poli par une main de maître, de sorte que son éclat réfléchit les rayons du soleil ayant quatre côtés qui se rétrécissent pour se réunir au bout ». Puis Marcellinus nous parle des deux obélisques que Octavian Augustus apporta à Rome, l'un fut placé dans le Grand Cirque et l'autre sur le Champ de Mars. Le dernier obélisque est celui qui se trouve à présent aussi à Rome, dans la Piazza del Popolo. L'obélisque du Grand Cirque était l'un des plus grands et longtemps personne ne voulut le toucher par crainte de commettre un sacrilège. À la fin, à l'ordre de Constantin le Grand il fut disloqué et porté par Héliopolis sur le Nil jusqu'à Alexandrie, puis on lui fit traverser la mer dans un grand navire. Le navire entra sur le Tibre près de Rome et du port, l'obélisque fut placé et tiré sur des roues très fortes jusqu'au Cirque. À présent, cet obélisque qui pèse 455 tonnes se trouve placé devant l'Eglise San Giovanni, en Laterano. Originairement, l'obélisque était consacré à Ra et il avait au bout une sphère en or qui représentait le soleil et qui brillait comme une flamme. Sur chacune des facettes du prisme il y avait des inscriptions hiéroglyphiques. Peu après son placement à Rome, le sommet de l'obélisque fut frappé par la foudre qui a détruit la sphère. Un siècle plus tard, la civilisation romane quittait la scène de l'histoire, parce que Rome fut conquise par les barbares en 476 après J.C.

Dans la Rome d'aujourd'hui on peut trouver d'autres obélisques égyptiens, plus précisément 12. Au milieu de la Place Saint Pierre on a placé l'obélisque apporté par Caligula de Héliopolis, d'une hauteur de 26 mètres et d'une pesanteur de 331 tonnes ; dans la Place Navona il y a un obélisque semblable, haut de 26 mètres. Aujourd'hui à Paris, dans la Place de la Concorde, il y a l'obélisque de Ramsès II.

Les obélisques égyptiens se trouvent à Londres ou à New York. Mais là où ils se trouvent à présent, je répète, ces colonnes ne sont que de simples objets muets et c'est tout. On doit remarquer aussi le fait que la plupart de ceux-ci n'ont pas d'inscription. Les derniers prêtres égyptiens, ont-ils effacé les inscriptions pour ne pas être profanées ?

[8] Ammianus Marcellinus, *Istoria romana,* E. S., București, 1982.

BDD-A25634 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:36 UTC)

Toujours selon Hérodote (II, 123), les Égyptiens sont les premiers à dire que l'âme de l'homme est immortelle et ils se représentaient Isis et Osiris comme les maîtres de l'au-delà. Comme on l'a déjà montré, Hérodote a été initié aux mystères égyptiens, ce qu'on peut voir clairement dans ses Histoires. Mais il ne fut pas initié au plus haut niveau. C'est ce qu'il avoue lui-même (II,148). Près du lac Mer se trouve le Labyrinthe. Il s'agissait d'un grand lac artificiel ayant une circonférence d'environ 150 kilomètres, séché à présent, à la place duquel il y a aujourd'hui la ville Medinet-el-Fanim. Le Labyrinthe, d'après Hérodote, dépassait par ses dimensions et sa complexité tout ce qu'on avait construit jusqu'alors, tous les temples des grecs, pris ensemble, et les pyramides aussi. Le Labyrinthe avait douze cours couvertes, les portes vis-à-vis, six vers le nord et les six autres vers le sud. À l'intérieur il y avait deux rangées de pièces, l'une sous la terre et l'autre au-dessus, à chaque niveau se trouvaient mille cinq cents pièces, au total trois mille. « J'ai vu les pièces de dessus et je m'y suis promené moi-même, donc j'en parle comme des choses vues par mes propres yeux », affirme Hérodote. « Quant aux pièces de dessous (continue notre historien) je sais seulement quelque chose par ouï-dire, car les Égyptiens qui les gardaient n'ont voulu pour rien au monde me les montrer ». Il est clair qu'Hérodote fut initié parce qu'il savait garder certains secrets dont il écrit « ne pas avoir la permission de parler ». Par ailleurs on peut tirer la conclusion qu'il n'a pas été initié au plus haut niveau parce qu'il n'avait pas la permission d'entrer dans les pièces souterraines du Labyrinthe où seulement les initiés complets avaient accès. À l'époque moderne on a fait des fouilles archéologiques à l'endroit où se trouvait autrefois le Labyrinthe mais on n'y trouva aucun tombeau, ce qui confirme l'hypothèse que les souterraines du Labyrinthe n'étaient pas, comme celles des pyramides, de nécropoles des pharaons, mais des pièces affectées aux études et à certaines cérémonies initiatiques. Mais en quoi consistaient les cérémonies d'initiation aux mystères d'Osiris ? Hérodote écrit : « Les Égyptiens présentent par des jeux mimiques les tortures de la Divinité. Je sais en détail quel est le déroulement de chaque jeu ; mais il vaut mieux me taire ! » (II, 171) En fait nous n'avons pas besoin, pour le moment, d'en savoir davantage, Hérodote dit qu'il vaut mieux se taire à cause du serment qu'il avait prononcé à l'initiation, précisément, qu'il ne profanerait pas le rituel. À présent nous n'avons pas besoin de savoir à force détails la manière dont chaque mystère se déroulait. Le problème réel est si la pantomime par laquelle on remémorait la mort et la résurrection d'Osiris avait un sens – et si elle en avait, quel était-il ?

D'ici nous devons nous laisser diriger par une importante autorité dans ce domaine : Mircea Eliade. Nous allons faire référence à la célèbre « Histoire des croyances et des idées religieuses » (les paragraphes 28-33)[9]. Le drame d'Osiris peut être reconstitué dans de très grandes lignes. Osiris était un dieu et en même temps un roi légendaire de l'Egypte. Il est une divinité civilisatrice qui enseigna aux hommes le sens du bien et de la vertu. Par envie, son frère Seth le tue et, pour cacher le crime, il coupe le cadavre en morceaux qu'il enterre dans des lieux différents du Delta du Nil. L'épouse d'Osiris, Isis, avec leurs fils Horus et Anubis, le dieu qui a la tête de chacal, réussissent à trouver les morceaux du cadavre et, à l'aide de la magie, ils le font revenir à la vie. Après, Osiris devient maître du monde d'au-delà et juge des morts. Le mythe a de multiples fonctions. D'une coté, ce mythe, comme le meurtre d'Abel par son frère Cain, ou comme l'épisode du meurtre d'Hiram Abif, explique l'apparition du mal ou de l'envie dans le monde. Puis Osiris comme Tammuz des Babyloniens fait apparaître dans la culture égyptienne et plus tard dans le judaïsme, le paradigme du dieu qui meurt et revient à la vie.

Ainsi, la vie de l'homme s'enrichit, elle reçoit un sens, de même que la mort. Dans *Le Livre des Morts*, le célèbre texte égyptien[10], le chapitre 25, le défunt s'adresse ainsi à Osiris : « Je m'incline devant toi, grand dieu, le maître des deux Maat », après quoi il lui avoue le but de . . . sa

[9] Mircea Eliade *Istoria credințelor și ideilor religioase,* ESE, București, 1981, p. 98-118.

BDD-A25634 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:36 UTC)

mort : «Je suis venu chez toi, mon maître, pour m'apercevoir de ta perfection»[11]. Ainsi, la mort a un sens, car seulement par elle on peut arriver à connaître la perfection de la Divinité. La mort devient l'initiation dernière et suprême.

Comme Mircea Eliade remarquait, au jugement d'Osiris le défunt devait répondre à un interrogatoire initiatique. Le jugement proprement dit a lieu selon un scénario complexe. Dans le même chapitre 25 du *Livre des Morts* on trouve représenté le tribunal devant lequel le décédé devait plaider pour son innocence. Le tribunal est présidé par Osiris qui est assisté par une cour formée de 42 juges, membres qui correspond d'après l'historien des religions Emilian Vasilescu[12], aux 42 nomes de l'Egypte. Le mort est introduit dans la salle d'audience par Horus, le fils d'Osiris. Horus et Anubis pèsent l'âme du mort en employant une balance. Sur un plateau de la balance il y a l'âme du mort et sur l'autre, la déesse de la Justice et de la Vérité, Maat, pose une plume. Si le décédé fut une personne pécheresse alors son coeur serait plus lourd, la balance s'inclinerait de ce côté et le coeur lourd de péchés tomberait et il serait dévorait sur-le-champ par un animal hideux et terrifiant, un hybride entre le crocodile et l'hippopotame, nommé Oms. Le défunt ne peut pas suivre passivement ce qui se passe et, par une longue confession négative, il avoue qu'il aurait pu faire des choses nuisibles mais qu'il ne les fit pas. Entre autres, il déclare qu'il n'avait pas essayé d'apprendre sans en avoir le droit, des connaissances ésotériques : « je n'ai pas voulu connaître ce qui ne doit pas être connu », qu'il n'avait pas fait d'injustices, qu'il n'avait frappé personne, qu'il n'avait pas perçu un pot-de-vin, qu'il n'avait pas déshonoré le nom des dieux, qu'il n'avait pas opprimé les pauvres, etc. Tous ces péchés que le défunt nie avoir commis nous fournissent une image indirecte des moeurs des gens de l'Egypte ancien, de leurs idées sur le mal et le bien. À la fin du plaidoyer et tenant compte du résultat du pesage de l'âme, le dieu Toth qui y joue le rôle de greffier, rédige un rapport adressé au suprême Osiris où il montre que le décédé n'est pas coupable, que son âme est juste et que la balance ne s'est pas inclinée. À ce moment-là Osiris prononce la sentence en permettant à celui qui vint au jugement d'entrer dans son royaume.

Pourquoi le décédé s'agite-t-il et quelle est la raison pour laquelle il se défend avec tant de véhémence, devant le jugement d'Osiris ? Quel en est l'enjeu ? Eh bien, ceux qui entreront dans le royaume d'Osiris pourront s'identifier mystiquement à Osiris lui-même, c'est-à-dire ils mourront et reviendront à la vie en même temps qu'Osiris, comme les chrétiens s'identifieront mystiquement plus tard à Jésus Christ, celui qui fut crucifié et qui revint à la vie. Et pour ça l'homme doit pratiquer le culte, à vrai dire il doit, à des intervalles fixes qui ont une périodicité préétablie, imiter par des jeux et la pantomime les tortures de la Divinité, participer par des rituels au drame et à l'apothéose d'Osiris. De cette manière Osiris devient le modèle divin de toutes les gens qui espèrent triompher sur la mort. Osiris présentait la garantie du triomphe sur la mort parce que, comme Eliade écrivait, dans une dernière synthèse religieuse, les Égyptiens ont identifié des éléments communs tant dans le voyage journalier de Ra (le Soleil) que dans le drame d'Osiris. Les Égyptiens réussirent à articuler dans un seul système ce qui est par excellence immuable et invulnérable – le trajet du Soleil – avec un épisode occidental : le meurtre d'Osiris et ce qui est toujours accidentel, fragile et éphémère dans l'existence humaine. On identifia la translation du Soleil dans le ciel à la résurrection nécessaire d'Osiris et à la possibilité que chaque mortel devienne lui-même un Osiris. En définitive, toutes les apparitions du soleil peuvent être considérées comme une initiation et comme un support pour la foi dans l'immortalité de l'âme.

3. Essai sur la mort comme initiation

La question : "Que sait-on sur la mort ?" devrait, je crois, être reformulée: Sait-on vraiment quelque chose sur la mort ? Parce que, sur la mort, on ne sait à proprement parler, rien. La mort

10. E. A. Wallis Budge, *The Egyptian Book of the Dead,* 1895.
12 Emilian Vasilescu, *Istoria religiilor,* Ed. BOR, București, 1982

BDD-A25634 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:36 UTC)

n'est pas une expérience au sens propre du terme. La mort est quelque chose qui arrive toujours à une autre personne, pas à nous. On y assiste muets et impuissants, comme à quelque chose qu'on ne comprend pas. Et quand il nous arrive ce n'est pas une expérience pour deux raisons. Premièrement parce que c'est unique, ce n'est pas quelque chose qui pourrait se répéter et donc expérimenter, au sens de la science. Puis, même si on pouvait comprendre quelque chose de notre propre mort, on ne réussirait rien communiquer de ce qu'on a individuellement expérimenté. La mort est, dit E. M. Forster, seulement quelque chose d'incompréhensible et qui peut être anticipé[13]. Donc la science qui est fondée seulement sur des expériences répétables, observables et communicables, ne peut rien apprendre et dire sur la mort. Seulement la littérature de fiction et la foi religieuse pourraient faire des démarches quant à ce sujet. Mais dans le cas de la littérature de fiction les choses ne sont pas très claires. Le narrateur ou le poète peuvent s'imaginer n'importe quoi sur la mort. La condition n'est pas que le discours poétique soit vrai au sens de trouver une correspondance dans une réalité, mais tout au contraire, il doit porter sur une construction purement fictive. Le spectacle des représentations poétiques ou plastiques quant à la mort, au jugement et à la vie d'au-delà, quelque vivement coloré, dynamique, attirant ou effroyable soit-il, ne nous offre aucune certitude. Tout est relatif si on parle de l'artiste et de sa fonction fabulatrice. Le spectacle poétique – plastique de l'eschatologie satisfait notre besoin de nous illusionner, pas celui de certitude. On sait, malheureusement, que c'est une simple fiction et qu'on peut être désenchantés à tout moment, que le charme peut se rompre toujours, qu'il s'agit d'un beau mensonge seulement. La foi qui vient avec une certitude. Le point faible, car il y en a un, est que la foi vient avec une certitude suffisante seulement du point de vue subjectif et pas du tout objectif. La certitude qui est suffisante du point de vu subjectif et objectif ne tient plus à la foi, mais à la science. Malgré tout cela, la foi a elle aussi sa certitude, suffisante pour l'homme croyant, ce qui signifie énormément et à la limite, elle peut être tout. Mais c'est une certitude qui ne peut pas satisfaire les exigences de la science. Par exemple, on pourrait proposer un expérience mentale[14]. Supposons que tous les gens soient aveugles des leur naissance et que très rarement, une personne qui peut voir apparaisse une fois à quelques centaines d'années. Cette personne verrait le monde des couleurs dans toute sa splendeur, elle verrait la lumière et les lointains, aube et le crépuscule, l'infinie variété des formes d'existence. Bien sûr, la vue est ici la foi, la certitude suffisante seulement du point de vue subjectif. Puis lui, celui qui voit, essayerait de communiquer par des mots aux autres personnes qui sont aveugles ce qu'il a vu. Évidemment, beaucoup de choses vues resteront tout à fait incommunicables pour les aveugles, d'autres auront une image imprécise et dépourvue d'une correspondance dans la réalité. Enfin, beaucoup d'aveugles, probablement la plupart, auront l'exigence impossible que le fait de voir soit répété dans une expérience provoquée et dans des conditions contrôlables. Par d'autres mots, ils prétendront une vérification « scientifique ». Contrairement, ils seront tentés de dire que la vue est une hallucination et pas une vision.

Voilà donc la différence fondamentale entre la science et la foi. La foi est la vue singulière inspirée du Ciel, irrépetable et transmise à nous, les aveugles, par les fondateurs de religion, les prophètes, les grands initiés. Petit à petit, la lave de la foi originaire se refroidit et elle prend de nouveaux contours dans les dogmes. La vision du mystique sera peu à peu communiquée aux croyants ordinaires par des formules dogmatiques et par des symboles, tout comme une découverte scientifique essentielle et initialement paradoxale sera peu à peu vulgarisée pour être accessible au commun des gens.

[13] E. M. Forster, *Aspecte ale romanului,* E.L.U., București, 1968, p. 54 et passim.
[14] Lev Șestov, *Apoteoza lipsei de temeiuri,* Ed. Humanitas, București, 1995, p. 134.

BDD-A25634 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:36 UTC)

4. Le serpent qui avale sa propre queue, l'*Ouroboros* égyptien

On pourrait prendre comme points de départ deux extrêmes à valeur de paradigme: Le Cercle et l'Arbre.

Il serait possible que ces deux objets, le cercle et l'arbre, l'un idéal et l'autre matériel, illustrent par une synecdoque (*pars pro totum*) les différences fondamentales entre la pensée et la vie, entre le rationalisme et le vitalisme. En effet, l'idée de cercle est un produit pur de la raison en comparaison avec l'arbre qui est une réalité et un résultat de l'expérience. Le *a priori* et le *a posteriori*. Le cercle est parfait, pendant que l'arbre est difforme. comme tout ce qui a de la vie. Dans le cercle, tous les points de la périphérie sont à la même distance du centre, dans le cas de l'arbre les feuilles sont aléatoirement placées sur les branches. Le cercle peut être défini comme un polygone qui a un nombre infini de côtes, l'arbre contient un nombre limité des éléments. Le cercle est une unité avec la totalité (« L'infini est un cercle de cercles », a dit Hegel), l'arbre est exclusivement une multiplicité, situé entre l'unité et la totalité. Sur la périphérie du cercle, tout point est identique à tout autre point, sur l'arbre aucune feuille n'est identique à une autre (quelqu'un d'autre l'a dit encore, je crois que c'était Leibniz). Aller en cercle est une action répétitive, monotone et réversible, dans l'arbre la sève monte dans un seul sens irréversiblement. Tourner en cercle suppose retrouver le point de départ, la direction de la sève dans l'arbre est unidirectionnelle de la racine au fruit, sans retour. Le cercle signifie la rotation cosmique pendant que l'arbre signifie l'écoulement cosmique. La répétition dans le cercle est stérile, celle dans l'arbre est fertile. Aller sur les bords du cercle signifie aller à l'infini dans le sable du désert, aller au sens du cycle végétal signifie se trouver sur le chemin éternellement vert de la vie.

Le cercle, comme la goutte d'eau, roulera toujours au sens de la gravitation, de haut en bas, mais les sèves de l'arbre défient la gravitation. Quand le cercle meurt il ne donne pas naissance à un autre cercle mais l'arbre ne meurt que pour donner naissance à d'autres arbres, par la mort rédemptrice de la semence. Le cercle peut être vicieux, ce qui n'est pas du tout accidentel et à la rigueur tout cercle est obligatoirement vicieux. L'arbre ne peut être que vertueux, il meurt toujours debout. Le cercle est mécanique et l'arbre organique. Et (d'après Bergson) rien ne peut être plus comique que le mécanique plaqué sur le vivant.

Le serpent qui avale sa propre queue, l'ancien *Ouroboros* égyptien, représenté sous la forme d'un cercle est tout à fait autre chose. Celui-ci représente un peu plus que le cercle seul et, de même, un peu plus que l'arbre seul. Le serpent qui avale sa propre queue signifie leur conciliation et leur synthèse. Le cercle du serpent est un cercle vivant parce qu'il a de la vie et parce qu'il peut donner de la vie. Le serpent placé en cercle ne s'avale pas au sens propre parce qu'il ne serait, finalement, rien, seulement une simple absurdité. Comme les lions de la parabole de Schopenhauer sur la contradiction: deux lions furieux enfermés dans la même cage se mangeraient l'un l'autre de telle manière que finalement seulement les queues y resteraient. Mais le serpent en cercle englobe l'arbre, le végétal et le difforme parce qu'il exprime péremptoirement le cycle de la mort et de la renaissance par la semence. Comme un serpent en cercle.

BDD-A25634 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:36 UTC)